

Par les lèvres circoncises...
(Sigmund Freud et son *L'homme Moïse et la religion monothéiste*)

Parler lèvres circoncises.

L'analyse freudienne : une circoncision des lèvres ?

Alors qu'il va bientôt "souhaiter" s'éteindre, exilé à Londres, délivré de l'illusion d'une hypothétique protection du Vatican, qui s'est finalement révélé n'être qu'un *roseau flexible*, Sigmund Freud publie, enfin, en fin, son *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, après moult tergiversations, nourries de ses nombreux doutes. S'il accepte enfin de *déposséder un peuple, auquel il appartient, du plus grand de ses fils*, c'est, il me semble, entre autres, pour offrir à l'humanité entière *la circoncision des lèvres*, celle de ce prépuce moïque qui boursouffle généralement tous nos discours.

L'analyse freudienne peut s'y dévoiler être une circoncision des lèvres, par les lois de la parole qu'a "écrites", et que nous a transmises *l'homme Moïse* : le Décalogue. L'importance de l'écrit dans ce marquage, cette blessure, est d'ailleurs des plus prépondérantes. Seul l'écrit du *nom*, qui (ne) cesse (pas) de (ne pas) se dire, peut s'avancer dans le "vide" – "son" vide –, pour y soutenir le dire des paroles, qui (ne) cessent (pas) de (ne pas) s'écrire.

Les Bibles utilisent l'expression, *non circoncis*, pour quatre organes du *corps* humain : l'organe mâle de procréation (Genèse 17:10-14, la circoncision y est la marque de l'Alliance avec Abraham), les oreilles (Jérémie 6:10), le cœur (et plus généralement le corps) (Deutéronome 10:16 ; Lévitique 26:41 ; Jérémie 4:4), et les lèvres (Exode 6:12 et 30, quatrième des difficultés opposées par Moïse devant le *buisson ardent* pour éviter d'aller trouver Pharaon).

YHWH y crée l'homme avec quatre organes *non circoncis*, *encorps* du non-fini, pour ce primate néotène que nous sommes. Ils doivent être sans cesse scrupuleusement *surveillés*, pour éviter tout contact avec tout *prépuce*, avec toute tendance à l'expérience de *l'insensibilité*. Dès que l'un d'eux est atteint, immédiatement, les autres le sont aussi : le *Moi* se met en branle. Il croît – il croit –, et il fait croire, qu'il est, à la fois, le dard et le fourreau, *la plaie et le couteau, la victime et le bourreau*. *L'Héautontimorouménos*, ce "bourreau de soi-même", si chair à Charles Baudelaire.

Le *prépuce*, mot aux origines incertaines, entre en scène : *Persona* n'y est plus que masque(s). Elle devient insensible aux autres, insensible à YHWH, insensible au sujet lui-même. Elle ne se (re)tient pas. Elle ne se tient plus. *El Chaddaï* se re-tient, *El Chaddaï* re-tient.

Pour toute l'humanité, Moïse a su rester un homme, ein Mann, *Der Mann Moses...*, *ha-ich Moche*. Il a évité la folie de l'ego. Il a écrit. Il a écrit les lois dites *mosaïques*, elles interdisent l'idolâtrie moïque. La vie assigne aux *parlêtres* la place d'un *canal* : un passeur passant. Pour cette raison, Moïse est né. Pour cette raison, la manière, dont il a été.

Moïse serait né déjà sexuellement circoncis, sans prépuce. Il serait né déjà séparé. *Sexus*, ce qui sépare. Abraham apporte la circoncision de l'organe mâle de procréation : il en fait un sexe, séparé/séparateur. Abraham obéit à la voix. Par l'écrit des lois de la parole, Moïse enseigne la circoncision des lèvres. Il prétexte, d'abord, à deux reprises, devant le *buisson ardent*, d'être *incirconcis des lèvres* (Exode 6:12 et 30) : « *Moïse dit devant YHWH : "Mais je suis incirconcis des lèvres ; comment Pharaon m'écouterait-il ?"* »

En Exode 4:10-13, Moïse se récusé : il ne veut pas, il ne peut pas, aller trouver Pharaon. Il n'est pas *un homme à paroles, ni d'hier, ni d'avant-hier, il a la bouche pesante et la langue embarrassée*. « *Envoie qui tu voudras envoyer* », finit par dire Moïse à bout d'argument, *moi ou un autre peu importe, mais enfin, si tu peux trouver quelqu'un d'autre, je dirais pas non*. Par le Judaïsme, Moïse occupe une place d'exception dans l'humanité, il ne la préoccupe pas. Il n'en fait pas une place *à part*. Cela aurait pu être *quelqu'un d'autre*, un de ses frères, un autre fils du langage. Moïse n'engendre pas de lignée dans l'histoire d'Israël, Moïse n'est pas immortel.

Freud, *Moïse et le monothéisme* (Paris, idées/Gallimard, 1948, p. 27) : « ... l'ancienne religion juive avait totalement renoncé à l'immortalité, jamais et nulle part il n'est fait allusion à la possibilité d'une existence après la mort. Cela est d'autant plus surprenant que la croyance en une vie future peut très bien, ainsi que les événements l'ont montré, s'accorder avec le monothéisme. »



Moche Ardent,
Luc Diaz

Huile et acrylique sur papier, 2002
Collection particulière, Castelnau le lez
(reproduction noir et blanc)

Jésus, Christ, l'Oint, préoccupe, lui, *La place d'exception dans le Christianisme.*

Le Christianisme fait primer la foi, la grâce, sur la loi. Jésus n'y reste pas homme. Sous ses faux airs de charité, la fraternité chrétienne suppose, à l'image de l'Empire d'Auguste, un premier, un *princeps*, un prince : Jésus, le Fils unique, le Christ, *Pantocrator*, Tout-Puissant. Moïse est le plus grand des fils d'Israël. Le Christ est le fils d'exception. *Fils unique de Dieu*, il préoccupe la place d'exception, *né du Père avant tous les siècles. Credo catholique, symbole de Nicée :*

« *Je crois en un seul Seigneur, Jésus Christ, Le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles : Il est Dieu, né de Dieu, lumière, né de la lumière, vrai Dieu, né du vrai Dieu, Engendré non pas créé, de même nature que le Père. »*

Dans cette fraternité du langage à répondre à l'appel à renaître – à re n'être, d'une renaissance qui ne serait pas restauration des anciens dans leur ancienneté, mais renaissance de la naissance même –, Jésus n'est, pour les Chrétiens, rien de moins que le *Verbe* ! Ou du moins c'est ainsi qu'ils l'ont compris, interprété, quand ils l'ont qualifié ainsi. Lui n'en disait pas tant (cf. Lacan, *l'envers de la psychanalyse*, séance du 11 février 1970, Seuil, Paris, 1991, pp. 87-88).

Il disait : *Je suis la Voie, la Vérité ..., Je suis la Vie*

Les Pères de l'Église ne s'y sont pas trompés pour autant : il fallait bien qu'il fût le Verbe pour qu'il puisse à ce point se désavouer. *Mon Royaume n'est pas de ce monde.* Ni d'un autre d'ailleurs. Plus qu'un, et, encorps, toujours, pas tout à fait deux. Il y a juste un *Premier Royaume*, écrit Pascal Quignard. Nous entendons une voix bien avant d'en produire une. Une voix qui ne fait pas encore langage, pourtant déjà prise encorps dans le langage. Et puis, il y a ces basses sourdes et régulières qui tiennent la baraque, incessant roulement des vagues sur le rivage. La marée nous prend le cœur. Le re-sac.

Il fallait bien qu'il fût le Verbe pour qu'il puisse à ce point nier l'évidence. Les Chrétiens ne sont pas tous frères. Dieu le Père Tout-Puissant a engendré et non pas créé le Fils unique. Pour les monophysites, le Christ n'est même pas un homme. Les Nestoriens le divisent en deux personnes. Si l'orthodoxie le dote de deux natures, le Christ n'en reste pas homme pour autant. Il ne retourne pas à la poussière. Sur le Golgotha, il accomplit ce qui ne s'est jamais accompli, ce qui n'est jamais accompli, toujours s'accomplissant. La fraternité chrétienne suppose un Père, lui aussi accompli, *Tout-Puissant*.

Qu'est devenue la chair circoncise de Jésus ?

Moïse est retourné à la poussière. Deutéronome 34:6 : « Il [YHWH] l'ensevelit dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de Bet-Péor, et nul n'a connu sa tombe jusqu'à ce jour. » Sont restés, l'écrit, ses écrits : les cinq rouleaux des quarante années dans le désert.

Moïse reste un homme. Il reste inaccompli, même dans son corps, à l'image du Créateur et de son *tzimtzum* (retrait ou contraction initiale) : non-fini, et non pas Infini.

En ce sens, le Judaïsme est bien plus profond que le Christianisme.

Freud a longtemps craint de l'écrire au risque, certes, de perdre l'hypothétique protection du Vatican, mais peut-être aussi de devoir quitter la place du Père. Et je ne parle pas encorps de celle de la Mère, voire de l'Aïeule, qui représente, à mon avis, l'essentiel de la chose. Nous devons reconnaître que l'universel (*katholikós* en grec ancien) a de quoi lui faire peur dans ses effets d'intolérance. La psychanalyse, c'est l'envers de l'Inquisition, son contre-point.

Elle (se) *torquémadise* dans le point.

Dès *L'interprétation des rêves*, Freud les lie/t « comme un texte sacré » (*wie einen heiligen Text*). Dans *Moïse et le monothéisme*, il nous rappelle, qu'après la destruction du second temple par les Romains, je le cite : « Les Juifs continuèrent à s'intéresser aux choses spirituelles, les malheurs politiques de leur nation leur apprirent à apprécier à sa juste valeur le seul bien qui leur restât : leurs documents écrits. » (*Moïse et le monothéisme*, 1939, trad. de l'anglais par Anne Berman, Gallimard, Paris, 1948, p. 155)

Le 15 avril 1970, dans *l'envers de la psychanalyse*, précisément, Lacan est on ne peut plus explicite : « La psychanalyse n'est peut-être pas concevable à être née ailleurs que de cette tradition : Freud y est né. » (Livre XVII, *Le Seuil*, Paris, 1991, p. 158.) « [...] il s'agit de se placer dans l'intervalle d'un certain rapport entre l'écrit et une intervention parlée qui y prend appui et s'y réfère. » (Ibid., p. 156)

Le sacré, c'est encorps l'espace-temps de la cure.

L'analyse freudienne est née dans une culture judéo-chrétienne, c'est-à-dire une culture issue à la fois des juifs et des gréco-romains, plus de quelques-autres...

Le sacré sépare, il réserve un espace temps inappropriable par personne en son nom propre, que ce soit l'Université par la formation, ou même la République française, par ses lois sur l'usage d'un titre, ou pire, désormais, le Royaume belge...

Les grecs athéniens, en délimitant l'agora nous ont transmis cette place, cet espace inappropriable par personne en son nom propre. Les juifs, qu'il y avait un septième jour inappropriable par personne en son nom propre, si ce n'est celui du nom imprononçable, un nom impropre...

Abriter cet espace temps inappropriable, entretenir ce feu sacré d'un discours d'analysant, c'est à la fois l'éthique de l'analyse freudienne, et à la fois, sa malédiction, c'est-à-dire son génie subversif dans un monde, qui n'existe pas, ou, du moins, pas autrement que comme parure (*mundus* des Étrusques), maquillage, cosmétique (*cosmos* de l'Illiade des anciens Grecs) des choses, et où, depuis le prêtre-roi-captateur-gardien-et-redistributeur-des-richesses des temps archaïques, le discours de Maître tente désespérément de s'accaparer le sacré, la pulsion, en légiférant. Il apporte des réponses, là où l'analyse freudienne ne cesse de (se) poser des questions.

Le sacre du Maître tue le sacré : il institue l'instituant. Dans cette illusion-là, l'analyse freudienne ne peut à part être que profane, pour la religion du Maître, et de la maîtrise, dans une profanation de ses sacre-ment. Son éthique, c'est de tenir les deux bouts, debout, du séparé, du divisé, du sujet lui-même.

Il y a bien une fraternité dans le Judaïsme, basée sur les *Dix Paroles*. C'est cette fraternité qu'accomplirait la bonne nouvelle chrétienne, si l'accomplir n'était pas sa mort, n'était pas la mort. Le Christ n'amène rien, en plus, ou en moins, de la Torah, il radicalise la fraternité minimale, *primale*, la seule qui puisse être soutenue – soutenue par le Décalogue –, : tout être humain a quelque chose à dire, chacun a droit à la parole. Il radicalise le *commandement*, à proprement parler inhumain, *de l'amour du prochain*. Moïse n'entre pas en Terre promise, pour avoir oublié de parler...

La psychanalyse révèle à Freud l'universel de cette fraternité : dans l'inactuel de la souffrance qui nous fonde comme parlêtre, nous sommes tous frères, fils du langage, sensibles à ce même cri, à cette même voix, à ce même appel à re n'être.

Il n'est jamais question pour Abraham, le Patriarche, le Père d'une multitude de nations, de se récuser, de se défilier, de défaire le fil de bas en haut, telle Pénélope, *d'analyser*, de vouloir se détacher du mât lors du chant des sirènes, tel Ulysse. En un mot : il obéit, à la voix... (pléonasme).

C'est son petit-fils, Jacob, qui combat toute une nuit. Il devient Israël.

En Nombres 11:14-15, Moïse implore la grâce, devant YHWH, que celui-ci le tue :

« *Je ne puis, à moi tout seul, porter tout ce peuple : c'est trop lourd pour moi.*

Si tu veux me traiter ainsi, tue-moi, de grâce, tue-moi, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, et que je ne vois plus mon malheur. »

Le renouvellement de l'alliance, qui aboutit à la seconde écriture des tables de la loi, ne va pas sans difficulté. Dans un premier temps, YHWH veut anéantir le peuple qui a adoré le veau d'or. Moïse doit s'interposer et intercéder pour éviter le pire.

Exode, 32:10 : « *Maintenant laisse-moi [cesse de me solliciter] ; ma colère va s'enflammer contre eux, et je les consumerai ; mais je ferai de toi une grande nation. »*

YHWH fait à Moïse, la même promesse qu'il avait faite aux Patriarches : une nouvelle Alliance. Il deviendrait le Père d'une grande nation. Moïse refuse. Moïse n'est pas, ne veut pas être le Père d'une grande nation, il n'engendre aucune lignée *particulière* chez les fils d'Israël. Il refuse, se récuse et accuse : Que vaut une telle promesse ? Que vaut la promesse faite à ses ancêtres ? Y a-t-il une parole qui tienne ? Existe-t-il des puissances capables de s'avancer dans le vide pour la soutenir ? N'y a-t-il pas un nom imprononçable, qui la garantisse, et la signe de son arrêt (de mort) ?

Moïse plaide pied à pied devant YHWH. Il préfère mourir, plutôt que de vivre sans son peuple. Il n'est pas, il ne veut pas, être le père d'une grande nation, il est fils, le fils de son peuple. Il veut rester avec ses frères. Exode 32:32 : « *Pourtant, si tu enlevais leur péché !... Sinon, efface-moi, je te prie, de ton livre que tu as écrit.* » YHWH aurait écrit un livre sur lequel sont inscrits les noms des vivants...

Moïse lui rappelle ce qu'il lui a dit et promis à lui-même, mais aussi et surtout aux Patriarches. Dans le *Midrash rabba* sur l'Exode, les anges offusqués par tant d'impertinence veulent alors attenter à la vie de Moïse. YHWH le protège de son châle de prière. Dans le *Talmud Berakhot (32a)*, YHWH convaincu par l'argumentation de Moïse, révoque le châtiment des anges et le remercie en ces termes – qui font écho aux libres associations de Lacan à propos du *chofar*, qu'il fait ressonner, résonner, le 22 mai 1963, l'année de son séminaire sur *l'angoisse* – : « *Tu m'as rendu la vie par tes paroles.* »

Vive l'analyse freudienne !

Vivent les tressaillements du corps, qui ouvrent la voie, à tous les sens de l'homophonie, qui ouvrent la voix aux sons du mot inespéré.

Vivent les sens du mot inattendu ! Le mot dont l'apparition frappe le parleur et/ou l'auditeur au-delà de son espoir, le mot dont le retranchement le laisserait abandonné... Quelque chose en nous, qui ne nous est pas destiné, trouve issue...

La circoncision des lèvres passe, à mon avis, par cet arrachement des lèvres, que provoque l'irruption inespérée de ces vérités insues, comme l'on dit vulgairement et fort à propos de quelqu'un qui

ne veut pas dire, reconnaître, avouer, quelque chose : *ça lui arracherait la bouche* – pour ne pas dire *la gueule* –. La circoncision des lèvres : une apaisante corrosion.

Quelque part, Pascal Quignard écrit que la *metaphora*, si elle ne guérit pas, allège : elle est une *revelatio*. C'est déjà une renaissance. C'est l'inattendu (*paradoxon*), auquel les dieux livrent passage. Il n'y a pas de *metaphora* qui ne soit un *paradoxon*. La métaphore m'arrache à moi-même, c'est la corrosion. La *translatio* me fait changer d'épaule, c'est l'apaisement.

Ce sont ces *déchirures*, ces blessures, *réelles*, qui œuvrent, au fil des séances, la circoncision des lèvres, la circoncision du prépuce moïque, cet enflure de l'*ego*, ce boursoufflement des lèvres, qui souvent les pince, et que fait gonfler l'illusion mortifère d'un Moi, qui se croit maître en sa demeure..., et, par extension, maître et possesseur de la nature, de la *phýsis*.

Le dernier livre de Freud n'est autre que son plus important livre de psychanalyse. C'est là qu'il s'est arrêté. C'est de là que Jacques Lacan est reparti dans son *retour à Freud*. Le mercredi 16 mars 1960, (*l'Éthique*, Seuil, 1986, p 207), Lacan provoque son public après avoir "travaillé" *Moïse et le monothéisme* : « ... pour un auditoire de gens comme vous, psychanalystes à 80%, vous devez savoir par cœur ce livre. » Puis, il constate : « *Quoi qu'il en soit, nous voici ramenés à ce qui pour nous est la suite du chemin.* » Lacan a ouvert la question du désir de l'analyste.

L'analysant, en passant du divan au fauteuil, éprouverait-il le désir d'une circoncision des oreilles dans une écoute *également flottante* ?

Luc Diaz, *faciebat*,
Castelnau, le vendredi 13 décembre 2013.